

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette
SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



*Facteur de piano Félix Jastrzebski (1805-1874)
décoré par Hubert Hans (v. 1850)*

Collection particulière (en dépôt au Musée de la Ville d'Eaux à Spa)

Mars 1994

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77b

4900 SPA

mars 1994



BULLETIN N° 77
S O M M A I R E

Assemblée générale	A. Henrard	3
Un don exceptionnel	M.Th. Ramaekers	4
Les Jolités de Spa: les vues sur Bois de Spa (suite)	L. Pironet	5
Clémentine, princesse Napoléon. Quelques souvenirs et réflexions personnels.	C. Massart	21
Augarde ou Lagarde	J. P. Montulet	25
Le passé des Hautes Fagnes: la croix du prieur.	M. Carmanne	30
Casanova à Spa (suite)	P. Den Dooven	34
La vie littéraire à Spa	G. Mine	43

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Editeur responsable: M. Th. Ramaekers, Préfayhai, 8 - 4900 Spa

ANCIENS BULLETINS

Nous attirons votre attention sur la possibilité, pour ceux qui le désirent, d'acquérir des copies des anciens bulletins (tous les numéros depuis le début de la parution de la revue sont disponibles). Ces fac-similés sont vendus au prix de 125 frs.

INSCRIPTION DES NOUVEAUX MEMBRES

La cotisation annuelle pour notre bulletin s'élève à 500 frs. Celle-ci permet aux abonnés, dès lors membres de l'ASBL *Histoire et Archéologie spadoises*, d'avoir accès gratuitement au Musée de la Ville d'eaux ainsi qu'au Musée spadois du Cheval. Cette gratuité est également valable pour les membres de leur famille vivant sous le même toit.

L'ASBL Histoire et Archéologie spadoises assure la gestion du Musée de la Ville d'eaux, de même que celle du Musée spadois du Cheval.

Compte de l'ASBL: 348-0109099-38 avec la mention R. Manheims, Histoire et Archéologie ASBL - 4900 SPA

Editeur responsable: Histoire et Archéologie Spadoises ASBL.

Réalisation: Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai, 8, 4900 Spa - tél. 087/77.17.68.

Tirage du bulletin: 600 exemplaires. Tous les trimestres.

Illustration de la couverture:

(cliché PHOTO&GRAPHI)

Le piano droit réalisé en 1850 par le polonais Félix Jastrzebski, nommé en 1844 "Fournisseur du roi Léopold 1er", présente un magnifique meuble de style Napoléon III décoré entièrement de panneaux de bois d'érable moucheté, peints par le peintre spadois Hubert Hans, actif de 1847 à 1880. (...) Cet instrument à cordes droites présente un clavier de sept octaves et une mécanique à baïonnettes, système selon lequel les étouffoirs étaient placés au-dessus des marteaux.

extrait de *Le nouvel orgue de l'église N.D. et St Remacle à Spa. Les instruments de musique du Musée de la Ville d'eaux à Spa*, Les Amis de la Musique, Spa, 1993.

Convocation

Nos membres sont invités à prendre part à l'assemblée générale qui se déroulera le jeudi 17 mars prochain à 20 heures au Musée de la Ville d'eaux.

Ordre du jour:

- 1- Rapport du Trésorier et des vérificateurs aux comptes.
- 2- Rapport du Secrétaire
- 3- Rapport du Président
- 4- Divers

A cette occasion, vous pourrez découvrir les dons reçus et achats effectués par nos deux musées au cours de l'année 1993. L'autre salle consacrée aux expositions temporaires présentera encore, et ce durant tout le printemps, les documents concernant le parc de Sept Heures.

En attendant le plaisir de vous y rencontrer, nous vous prions d'agréer nos salutations les meilleures.

M. Crehay
Secrétaire

A. Henrard
Président

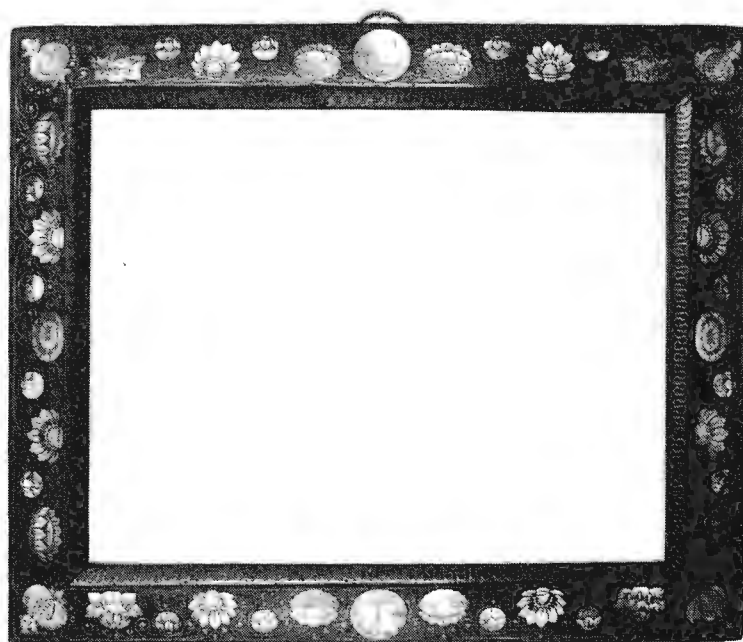
Un don exceptionnel !

L'année 1993 fut bénéfique pour le Musée de la Ville d'eaux. En effet, après le dépôt des superbes pièces provenant de la collection de Potesta de Waleffes (cfr bulletin de septembre 1993), le musée vient de recevoir d'un généreux donateur une pièce rare de l'époque Louis XIV. Il s'agit d'un miroir avec encadrement en bois incrusté de nacre et de laiton.

Il est exposé dans la première vitrine du rez-de-chaussée et vient compléter admirablement les autres pièces de la même époque: coffrets, soufflet et brosse à habits.

Il est important de souligner que cet ensemble d'objets en bois incrustés qui enrichis considérablement nos collections et dont nous sommes très fiers, est le fait de personnes privées. Qu'elles trouvent ici la manifestation publique de notre reconnaissance.

La Conservatrice



(Cliché Fr. Schumacher)

LES JOLITÉS DE SPA

LES VUES SUR BOIS DE SPA

(suite)

Pendant la Révolution française, le commerce des jolités connut une période d'intense misère, la clientèle de qualité ayant disparu. Ce ne fut qu'après le directoire (1795-1799), au début de l'Empire que nos peintres reprirent leurs palettes (1 p. 119 à 126).

Les vues sont alors appliquées sur le bois au naturel et non plus sur fond gouaché comme au siècle précédent. Elles sont encadrées de traits noirs, bruns, verts, tirés en rectangles. Un galon de papier noir souligne les arêtes et fait ressortir le sujet. Il est orné de motifs dorés parfois Directoire, tels palmettes ou Empire, étoiles, losanges avec trèfle, feuilles d'acanthes étirées...

Les robes des dames sont droites et la taille est portée très haute. La coiffure est à l'antique. Les messieurs portent la redingote bien sanglée et les bottes bien ajustées.

- 107- Petite boîte

Gouache, bois au naturel, galon de papier noir et doré.

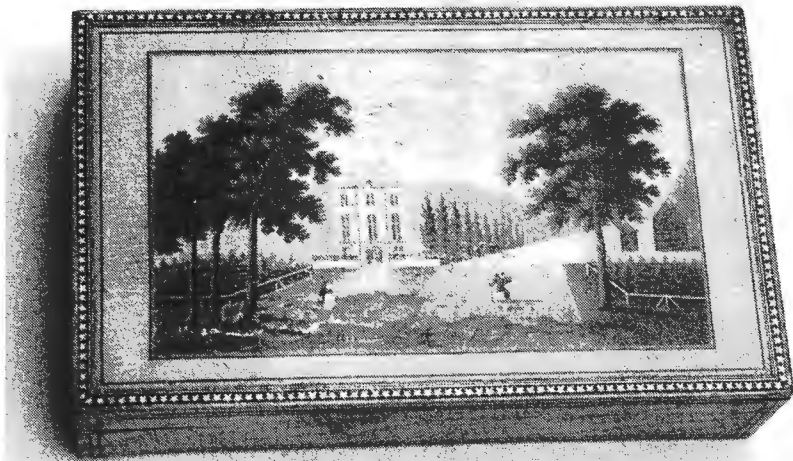
201 mm, 121 mm, 43 mm. Début du XIXe s.

Inscriptions: "Avenue du Marteau de Spa"

Les sujet traité plus librement, le paysage peint à la gouache, l'encadrement laissé brut, les arêtes garnies d'un galon de papier noir et doré font que l'ouvrage peut être daté du début du XIXe s.

Le château du Marteau fut bâti en 1782 par ordre des Etats du Pays de Liège pour permettre la perception des droits de barrière. L'architecte liégeois Renoz le construisit, de même que le Waux-Hall, le bel hôtel de ville de Verviers et l'édifice "Bagatelle" situé dans le parc de la ville thermale de Bad Godesberg, près de Bonn en Allemagne.

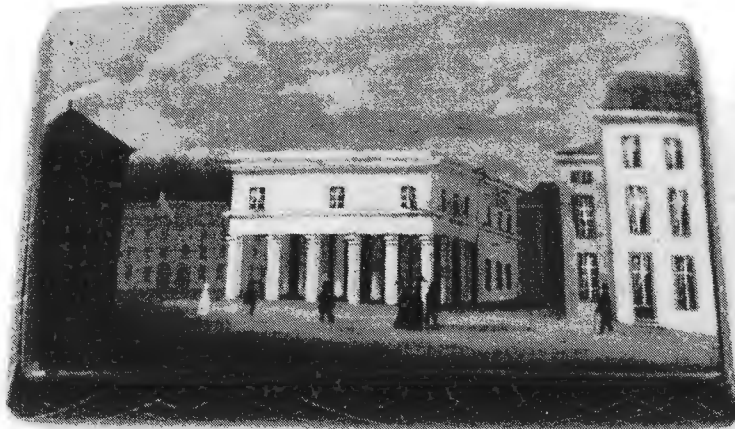
Acquise sous l'empire, en 1809, par William Cockerill qui en fit sa maison de



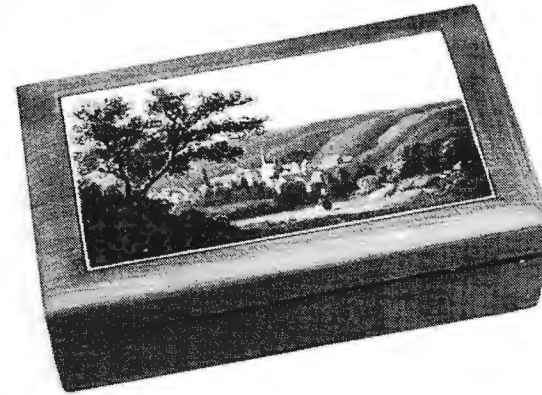
107. Petite boîte. Le Château du Marteau. Déb. XIX^e s.



108. Boîte à quadrille. La Géronstère. Encre de Chine. T.J. Gernay. Vers 1825.



109. Tabatière au motif au tartan. Le Pouhon, vers 1840.



110. Petite boîte. Spa vu du sud-est. Vers 1850.

Photos de l'auteur.

campagne, cette belle demeure de style Louis XVI à fronton triangulaire fut regrettamment démolie en 1941. A droite de la vue, les bâtiments qui servirent à l'octroi (82 mars 1981).

Intérieur: gouache jaune; dessous: bois non traité. Assemblage à embrèvement sur onglet; emboîtement à bête mâle et femelle. Restauration trop visible d'une zone à l'avant-plan; une partie de l'inscription n'a pas été reconstituée. Coll. privée

*** Le Romantisme et la fin du XIXe s.**

Les romantiques considéraient que la nature était le miroir des sentiments humains. Cette mode s'exprima sereinement et avec mesure dans les vues spadoises à la gouache ou au lavis à l'encre de Chine.

Puis vint la veine naturaliste insufflée par l'école de Barbizon qui influença l'art du paysage par sa force et son réalisme. Les peintres spadois rendent alors avec une sensibilité délicate la pérénnité de la nature, les ciels nuageux, les frondaisons géantes, les fontaines et les monuments, au détriment, peut-être, des personnages, croqués minuscules, buveurs d'eau ne passant qu'une saison.

-108- Boîte à quadrille

Encre de Chine et bois au naturel. 240 mm, 180 mm, 52 mm. Vers 1825.

Inscriptions: "Vue de la Fontaine de Géronstère près de Spa par T.J. Gernay" Thomas-Joseph Gernay est cité par Albin Body pour la période du 1er Empire (1 p. 132). Peintre, fabricant et marchand, il appartient à une famille de décorateurs et de tabletiers spadois. Né vers 1762 et décédé en 1832, il est fils de Pierre (v. 1725-1797) et neveu de Jean (1719-1791).

Le temple d'eau et les bâtiments de service sont vus de l'ouest alors que l'habitude était de prendre cette vue de l'est en arrivant de Spa. A droite, la terrasse construite pour l'orchestre; avant 1940, les musiciens de la Ville d'Eaux y donnaient le concert annuel qu'ils réservaient à chaque fontaine. Dans le fond, la route du tour des fontaines menant, tout droit, à la Sauvenière et, à gauche, au Pouhon via le Waux-Hall. Les promeneurs portent déjà le costume de l'époque romantique.

La garniture intérieure du couvercle et les quatre petites boîtes sont absentes. Le fond est peint en blanc cassé. L'assemblage est à paume renforcé de petits clous. La serrure dormante à entailler, l'écusson d'ivoire de forme losange, les charnières en T complètent le montage. Etat d'origine.

Coll. privée

-109- Tabatière au motif au tartan

Cette rare et jolie tabatière, plate d'un côté, convexe de l'autre pour épouser la forme de la poche est peinte à la gouache et offre les dimensions suivantes: 94 mm, 55 mm, 19 mm. Elle peut datée vers 1840.

Un lien existe entre la fabrication des tabatières écossaises à motif de tartan, à charnières en bois dite "secrète" et la production spadoise. Selon Albin Body: "Vincent Brixhe, né en 1756 peignit surtout des fleurs, et, en ce genre, égala les artistes les plus habiles. Il se mit aux gages d'un lord d'Ecosse, et, à son retour de ce pays, il introduisit chez la peinture dite écossaise, qui s'appliquait principalement sur les tabatières.

Pour le dire en passant, ce dessin quadrillé, emprunté aux étoffes, fut truqué depuis, en notre siècle, au moyen du papier simulant cette peinture, qu'on collait simplement sur l'objet, enduit ensuite de vernis (1 p. 108, 109) et (83).

Cette tabatière devait sa renommée à la fameuse charnière façonnée dans le bois même du couvercle et du boîtier; elle est traversée sur la longueur par un mince mandrin de bois ou de métal qui permet une bonne articulation du couvercle.

Une jolie vue décore le couvercle montrant le pouhon Pierre-le-Grand dans son bâtiment à colonnade (1821-1878). Des dixhuit colonnes d'ordre toscan subsistent quatre exemplaires placés dans le fond du Parc de Sept Heures après avoir orné la façade du local des Beaux-Arts de la rue de la Poste, démoli en 1948. Le ciel tourmenté aux nuages cuivrés annonce l'orage cher aux Romantiques. Une lumière mordorée illumine l'endroit qui fit la fortune de Spa.

Les côtés et le fond sont peints du motif au tartan. L'intérieur montre des vestiges de papier d'étain qui conservait la fraîcheur et l'arôme du tabac à

priser.

La restauration a été opérée par enlèvement du vernis au solvant alcoolique. Après retouche de la gouache, le vernissage a été réalisé au vernis gras poncé après chaque application. Coll. privée

-110- Petite boîte avec panorama de Spa

Ce petit coffret est peint à la gouache sur bois au naturel. Pouvant être daté vers 1850, il possède les dimensions: 150, 87 et 42 mm. Inscription: "Vue de Spa".

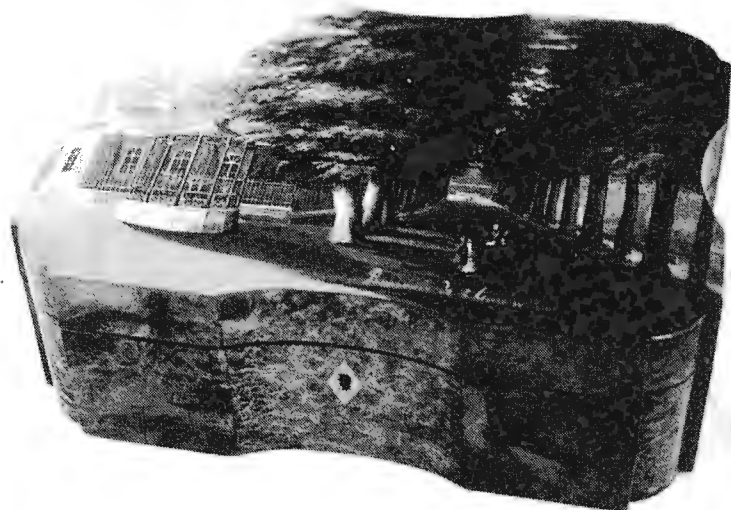
Le bourg de Spa est joliment pris du sud-est du Thier de la Roche. Le soleil couchant colore de mauve les collines et le bois de Chencul au nord de la ville. Au centre, l'ancienne église, démolie en 1883, dont le grand toit d'ardoises est surmonté d'une flèche vers l'ouest et d'un clocheton en forme de bulbe surmonté d'une croix vers l'est. Les bâtiments de Spa sont coiffés d'ardoises. Pour la plupart hôtels, auberges ou maisons de commerces, ils présentent un caractère urbain et non campagnard. Le paysage est animé d'une femme à robe rouge, coiffé du bonnet et suivie d'un chien blanc.

L'intérieur est peint en mauve clair, le dessous est en bois non traité. L'assemblage typique du XIXe s. est à onglet à enfourchement sur pigeons et les charnières affectent la forme d'un T. Après dévernissage léger, l'ouvrage a été protégé de deux couches de vernis à l'alcool. Coll. privée

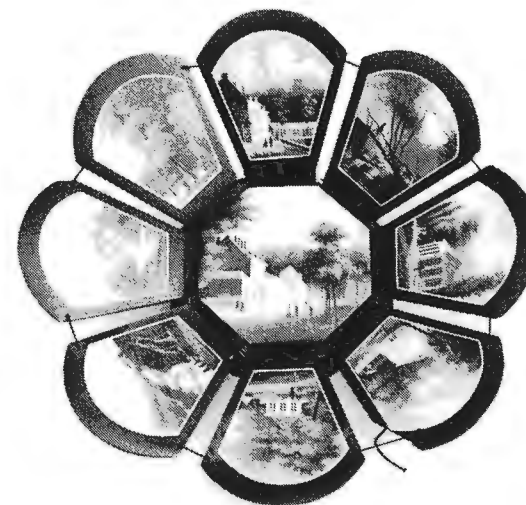
-111- Coffret à bijoux, violonné

Ce bel exemple de tabletterie en loupe de bois est peint à la gouache. L'analyse ci-après permet de le dater entre 1841 et 1868. La vue d'un artiste anonyme est enseignée: "Promenade de 7 heures à Spa" (270 mm, 200 mm, 95 mm).

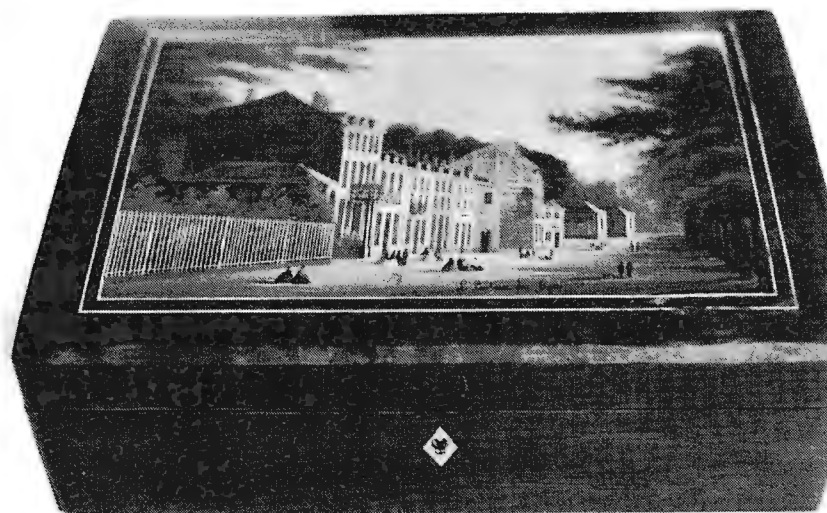
Sur le couvercle est jetée la perspective de la célèbre Promenade de 7 Heures qui a donné son nom au présent parc inauguré en 1880. Les deux rangées d'ormes géants plantés au milieu du XVIIIe s. faisaient l'admiration des étrangers de l'Europe entière. Ces ancêtres furent victimes d'une tempête en 1876. Les



111. Coffret à bijoux violonné. Promenade de 7 Heures. Vers 1860.



112. Corbeilles à miniatures. Entre 1849 et 1868.



113. Coffret à bijoux. L'entrée de Spa. V. 1860.



114. Boîte à gants. Place Royale... Entre 1868 et 1879.

survivants tombèrent sous un ouragan en 1927 puis sous la hache des bucherons l'année suivante. Les premiers arbres s'élevaient au milieu de l'actuelle Place Royale. Ils furent abattus après 1876, sous prétexte de "régulariser la dite place" (84).

Entre les troncs on distingue les bancs en bois sculptés invitant au repos et à la conversation. Montrant des chimères et des serpents entrelacés, les premiers furent réalisés par Leclerc d'Olne (12 p. 317 à 337). Ils disparurent ou furent retirés après la dernière guerre. Deux exemplaires retrouvés dans les caves du Casino décorent la façade du musée, deux autres sont conservés dans le parc du Golf Club des Fagnes.

A droite, s'aperçoivent les échoppes de la contre-allée. A gauche, la façade rouge et les hautes fenêtres cintrées de l'Hôtel des Bains, quatrième établissement de cette sorte après l'Hôtel de Waldeck, les Bains de Briart au Tonnelet et l'Etablissement des Bains (1827-1841), situé rue de l'Hôtel de Ville, devenu mairie de 1841 à 1941 puis rasé après la 2ème guerre mondiale (12 p. 196). La première pierre de l'Hôtel des Bains fut posée en 1841; il fonctionna jusqu'en 1867 et fut démoli en 1868 pour être avantageusement remplacé par les Thermes de Spa (Etablissement des Bains) (12 p. 98). Sur son emplacement s'élève le Pavillon des Petits Jeux construit en 1878, siège de l'Office du Tourisme.

A l'avant plan l'élégant kiosque à musique élevé en 1841 et piteusement jeté à terre en 1941 (12 p. 176). A l'arrière plan, les frondaisons de la Heid Fanard, survolées d'oiseaux, baignent dans le sfumato, le modèle vaporeux des nuages colorés des rayons tangents du soleil couchant.

L'intérieur est luxueusement capitonné de soie rouge unie relevée de noeuds de même placés géométriquement. Le dessous est collé de papier imitation marbre. L'assemblage est à paume et onglet. Le boîtier est plaqué de loupe de bois, cette excroissance du tronc utilisée en ébénisterie.

La serrure dormante à entailler possède un écusson de bois clair en forme de losange. Les charnières sont appliquées et vissées. Restauration classique à la polissure à l'alcool.

Coll. privée

- 112- Corbeille à miniatures

Gouache sur bois bruni. 280 mm sur 61 mm. Milieu du XIXe s.

Inscriptions sur les panneaux "Vues des Bains", "Promenade des Artistes", "Tonnelet", "Sauvenière", "Géronstère", "Cascade de Coo", "Emblève", "Promenade de 7 Heures", et au centre, "Entrée de Spa".

Sur un fond octogonal s'articulent huit panneaux par une languette de cuir. Ils sont reliés par un cordonnet. Les miniatures sont précises et bien colorées. La nature est omniprésente par les cieux pastels, les grands arbres aux imposantes ramures, les eaux écumantes.

La présence de l'Hôtel des Bains (1841-1868) et de la promenade des Artistes créée en 1849 permet de dater cette gracieuse frivolité entre 1849 et 1868. Le Tonnelet est abrité dans sa version néo-classique à arcades édiflée en 1841. Le château d'Emblève ou Amblève, forteresse médiévale construite au Xe s. et détruite en 1578 sur ordre d'Alexandre Farnèse domine de ses ruines l'Amblève près d'Aywaille. But d'excursion des curistes.

Le dessous en bois bruni révèle une étiquette "E. Krins Fabricant Spa". Ernest Krins, 1820-1899, peintre, fabricant, marchand de Bois de Spa. La restauration a été complétée de deux applications de vernis mat à tableaux.

- 113 -Coffret à bijoux

Gouache, bois bruni, loupe de bois, vers 1860.

Inscriptions: "L'entrée de Spa", "Hôtel de Belle-vue", "Hôtel d'Angleterre"

Dimensions: 308 mm, 218 mm, 90 mm.

Après ces deux hôtels, on aperçoit la devanture rouge de l'Hôtel des Bains. Derrière ces bâtisses, les cîmes géantes de la Promenade de 7 Heures. Les larges crinolines des dames permettent de dater l'ouvrage du second Empire. "On donne le nom de crinolines à des jupons qui ont des cercles d'acier. On s'élève avec raison contre l'usage des crinolines" (Dict. Lachâtre, Paris, 1848).

Comme la mode le voulait à cette époque, l'intérieur est capitonné de soie rouge gaufrée. Le dessous est en bois non traité. Le montage est fait sur onglet et la serrure dormante à entailler est signée: "A. Sody à Spa" elle s'ouvre par un

écusson losange en ivoire. Les charnières sont appliquées et vissées. Restauration de Georges Nizet au vernis gras Harding.

- 114 - Boîte à gants

Inscriptions: Sur le couvercle "Promenade de sept heures à Spa".

Sur les faces: "Sauvernière", "Geronstère", "Coo", "Barisart", "Tonnelet", "Franchimont". Ces six petits paysages en médaillons. Signé "De Brus". Cette famille était bien représentée au XIX et XXe s. dans les professions de peintres, fabricants et marchands de jolités. (85)

Cette élégante boîte à gants fait honneur à l'habileté des tabletiers spadois avec son couvercle bombé et ses flancs galbés reposant sur une base bien profilée.

La vue romantique du dessus montre la place Royale et la célèbre perspective de la Promenade de Sept Heures parcourues d'étrangers habillés à la dernière mode du temps. L'hôtel des Bains (1842-1868) a disparu du paysage; par contre, le Pavillon des Petits Jeux inauguré en 1879 n'y figure pas encore. Ces données nous permettent de dater l'objet entre 1868 et 1879.

Le restaurant de la Source de Barisart entouré d'une galerie à colonnes métalliques et le bâtiment de service ont été construits en 1859. A son côté, la grotte artificielle surmontée d'un belvédère abritant la fontaine furent offerts en 1853 par le comte de Cornélissen, bourgmestre de Spa et l'échevin Joseph Servais.

Le château de Franchimont fut ravagé par les séquelles de la Révolution française; depuis lors ses ruines sont appréciées des excursionnistes. A ses pieds, la chapelle de Marché et le pont aux trois arcades qui fut dynamité en mai 1940.

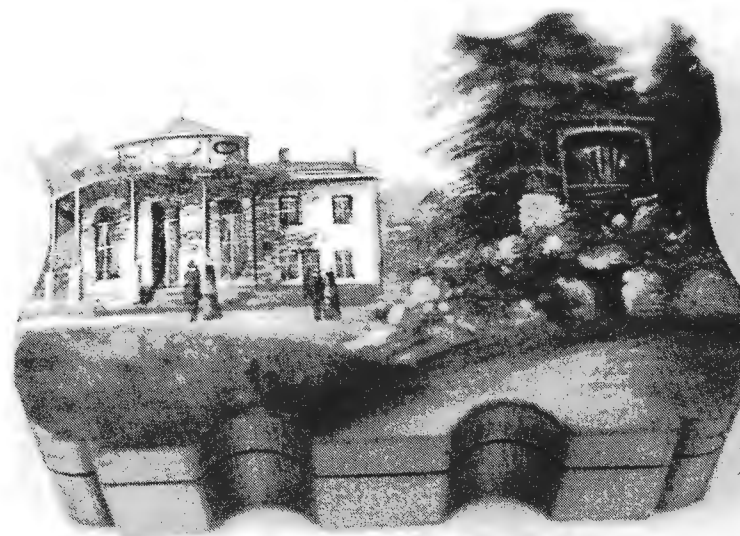
L'intérieur est garni de soie gaufrée bleue. Assemblage à onglet. Serrure dormante. Charnières vissées à quatre enroulements. Restauration de Georges Nizet au vernis gras poli. Coll. privée

- 115 - Boîte à quadrille

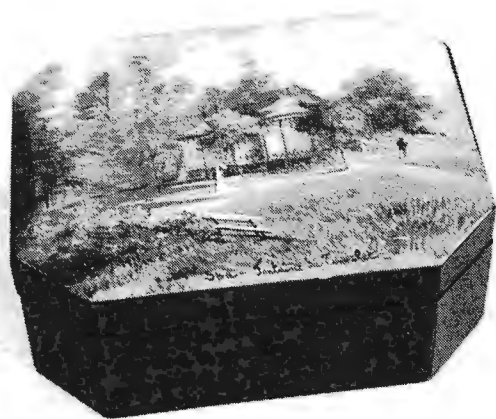
Gouache et bois au naturel. 219 mm, 155 mm et 50 mm.



115. Boîte à quadrille. Soir de tempête. Mil. XIX^e s.



116. Boîte à timbres violonée. Barisart. Vers 1880.



117. Coffret à bijoux. Le Tonnelet. Fin XIX^e s.



118. Coffret à bijoux. Le Parc de Sept Heures. Fin XIX^e s.
Photos de l'auteur.

Milieu du XIXe s. Manquent les quatre boîtes à fiches.
Ce paysage romantique a été exceptionnellement traité avec quelque violence.

La nature toujours belle et accueillante se fait menaçante. La tempête souffle dans un décor forestier avec rivière, où un couple risque de subir la force des éléments.

L'intérieur est peint en bleu et le dessous possède un papier marbré.
Assemblage à vif; serrure lançante et charnières en T. Coll. privée

- 116 - Boîte à timbres violonnée

Gouache sur érable au naturel. 91 mm, 63 mm et 28 mm. Vers 1880.
En fait doublement violonnée avec ses arrondis, ses angles et ses replats, cette petite boîte présente une fraîche vue de la source de Barisart avec son bâtiment octogonal, son reposoir et sa caverne où sourd le pouhon. Cet ensemble a disparu en 1972.

L'intérieur est divisé en trois logettes à plan incliné pour faciliter la préhension des timbres-poste.

Le dessous est revêtu de papier brun grenu. Le montage est à onglet et pigeons et les charnières en T. La restauration a été parachevée au vernis incolore pour tableaux.

- 117 - Coffret à bijoux à pans coupés

Gouache sur bois bruni. 170 mm, 137 mm et 67 mm.
Fin XIXe s. Inscription: "Spa - Fontaine du Tonnelet"
Le bâtiment de la vue achevé en 1884 comporte un restaurant et plusieurs rotondes métalliques et vitrées dont l'une abrite la source. Cet ensemble a succédé à l'édifice néo-classique de 1841. (86)

Intérieur: soie or unie. Dessous: bois nu. Assemblage à paume. Serrure dormante. Charnières en T. Restauration au vernis gras Linharder.

Coll. privée



119. 120. Grand coffret à cigares et tabacs entre 1853 et 1859.



121. Coffret à bijoux. Galerie Léopold II. Reigler. Vers 1900.



122. Coffret à bijoux. Château de Beaumont. M. d'Outrepoint
vers 1900 et 1978.
Photos de l'auteur.

- 118 - Coffret à bijoux à pans coupés

Gouache sur bois au naturel. 195 mm, 157 mm et 65 mm.

Fin XIXe s. Inscription: "Spa - Parc de sept heures"

Sortie peut-être de la même main que le 117, cette vue montre la contre-allée du Parc de Sept Heures (1880) ainsi que la Galerie Léopold II, promenoir couvert inauguré en 1878 selon les plans de l'architecte W. Hansen. Deux pavillons sont érigés à chaque extrémité: les Petits Jeux vers la Place Royale, devenue le siège de l'Office du Tourisme et un autre vers l'ouest, dont on voit le péristyle à l'avant plan.

Une assistante élégante assiste au concert quotidien donné par l'orchestre symphonique de la Ville d'Eaux installé à ses pupitres dans l'auditorium de la galerie. Cette scène est toute empreinte de la sérénité et de l'atmosphère poétique propre à la cité thermale.

Intérieur: soie turquoise unie. Dessous: bois nu. Assemblage à vif. Serrure dormante. Charnières vissées. Restauration au vernis gras Harding.

- 119 - et - 120 - Grand coffret à cigares et tabacs

Peinture à la gouache sur le bois bruni. 352 mm, 340 mm et 205 mm. Entre 1853 et 1859.

Sur le couvercle s'étale une scène de cabaret d'après David Teniers II (1610-1690). Les côtés représentent les vues habituelles de Spa mais traitées avec une grande puissance romantique. Inscriptions: "Vue de la Sauvenière à Spa", "Vue de la Gèronstère à Spa", "Vue du château de Montjardin près de Spa", "Vue de la cascade de Coë près de Spa". A l'intérieur: "Vue de Barisart à Spa", "L'Entrée de Spa", "Vue du Champignon à Spa".

Ce beau coffret présente un agencement intérieur étonnant: dans le centre du boîtier, un séchoir ou présentoir à cigares amovible, en son milieu un petit godet en bois tourné destiné à contenir les allumettes "à craquer" ne nécessitant pas de frottoir spécial. La face antérieure bascule sur charnière vers l'avant entraînant une boîte étamée intérieurement pour la tabac. Son couvercle à bouton d'ivoire montre le pavillon en forme de champignon dominant l'extrémité ouest du Parc,

offert par le comte Charles de Grune (1769-1853) pour honorer le lieu de la conception de son fils Alexandre né en 1814 (87). Deux autres boîtes à tabac pivotent latéralement sur charnières avec couvercle coulissant orné d'une vue.

L'une, la source de Barisart dans sa grotte surmonté d'un pavillon datant de 1853 mais sans le restaurant bâti en 1859. L'ouvrage a donc été achevé entre ces deux millésimes. L'autre boîte possède la vue de l'avenue du Marteau et de l'Hôtel de Belle-vue, devenu par après le Park Hôtel. Parmi les autres peintures déjà décrites retenons le château de Montjardin souvent représenté sur les Bois de Spa en souvenir des escapades à cet endroit. Construit sur une plate-forme dominant l'Amblève près de Remouchamp au XVe s., il se compose d'un donjon carré de trois niveaux protégé d'une bâtière d'ardoises percée de petites lucarnes et de deux bâtiments du XVIe s. Une immense tour d'angle ronde, en fait un puits, descend jusqu'à la rivière; elle est actuellement démolie. En 1861, le chevalier de Theux de Meylandt et Montjardin fit construire à côté un château de style Tudor. Cet édifice toujours visible est postérieur à la vue.

L'intérieur est capitonné de soie rouge gaufrée et piquée. Le dessous est peint en noir, l'assemblage à onglet est muni d'une serrure dormante signée: E. H. Hubert. Les charnières vissées sont à chanfrein. La restauration est dûe à G. Nizet par la technique du vernis gras. Coll. privée

- 121 - Coffret à bijoux

Gouache sur placage de loupe de bois. 267 mm, 195 mm et 87 mm. Vers 1900
Inscription: "Spa - Galerie Léopold II". Signé: Reigler. Les Reigler étaient peintres et marchands à Spa.

La belle vue du couvercle bombé représente la galerie Léopold II et ses deux pavillons terminaux vus du fond du Parc entre les rangées d'ormes d'une part et les maisons de la rue du Fourneau d'autre part. Les promeneurs portent des tenues citadines élégantes comme il seyait à une certaine classe sociale en villégiature.

Intérieur tapissé d'une soie rouge vif gaufrée. Dessous: papier noir grenu. Assemblage à onglet et serrure dormante à écusson losange de bois clair.

L'objet a été acquis après restauration. Le dévernissage fait au "Polystrippa" a été suivi de plusieurs couches de vernis à la gomme laque.

Coll. privée

- 122 - Coffret à bijoux carré

Cette boîte en bois gris (193 sur 193 mm) fabriquée vers 1900 a été décorée en 1978 à la gouache par Melle d'Outrepont. Inscription: "Château de Beaumont, juillet 1926".

Marie d'Outrepont, soeur d'Antoinette (1900-1983), était parente du ministre Segers qui bâtit le château de Beaumont à Balmoral en 1910, et y séjourna en sa jeunesse. Paul Segers, ministre de la Marine, des Postes et Télégraphes s'y installa en 1912 avec son épouse née Jeanne de Walque, tante du regretté Jean de Walque (1900-1978).

Le nom vient du château du Petit Bourgogne à Liège, appelé jadis de Beaumont, d'époque Louis XVI, résidence d'été des Princes Evêques. Belle demeure harmonieuse caractérisée par la pureté des lignes et la discrétion des sculptures ornementales, elle fut bâtie par l'architecte Hansen d'Anvers et l'entrepreneur Marcel Jehin. Le château de Beaumont fut centre téléphonique du G.Q.G. allemand en 1918, d'où partit la nouvelle apprenant au monde que l'Allemagne acceptait les conditions de l'armistice dictées par la délégation alliée commandée par le maréchal Foch. Un toit pointu remplace actuellement la couverture plate originale (82, déc. 1980 p. 200).

L'intérieur et le dessous sont en bois gris. La tabletterie est typique 1900: assemblage à onglet sur fausse languette, charnières appliquées et vissées, serrure dormante à entailler et moulure sur le pourtour de la base.

Coll. privée

En conclusion, les vues sur les Bois de Spa baignées de nostalgie accentuée par la glaçure ocrée du vernis symbolisent les sites spadois.

Dans l'imagination de l'historien, de l'esthète et du curieux, ces oeuvres se substituent à la réalité actuelle déflorée par les démolitions et la modernité.

Ces miniatures accordent le moment présent à l'histoire locale; elles permettent de vivre la ville de Spa dans sa véritable perspective sensible.

L'étude de leur relevé des lieux et de leur topographie guide le restaurateur et le conservateur du patrimoine naturel et monumental de la Ville d'Eaux et relie le passé au présent . (à suivre)

L. Pironet

NOTES

- (82)PIRONET, L., *Architecture thermique. Les villas et résidences de Spa*, in *Histoire et Archéologie spadoises*.
- (83)HANLET, G., *Les Bois écossais*, in *Histoire et Archéologie spadoises*, mars 1983, p. 19-21.
- (84)PIRONET, L., *Kiosques et Bois de Spa*, in *Réalités*, mars 1991, n° 97.
- (85)PIRONET, L., *Un Redouté spadois Alexandre Debrus, le peintre des roses (1843-1905)*, in *Histoire et Archéologie spadoises*, mars 1982.
- (86)MARQUET, L., *Le Tonnelet*, in *Réalités*, juillet-août 1987, p. 13.
- (87)PIRONET, L., *Le Champignon du Parc de Sept Heures à Spa*, in *Histoire et Archéologie spadoises*, mars 1991.

*

*

*

CLÉMENTINE, PRINCESSE NAPOLÉON QUELQUES SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS PERSONNELS

Je suis enclin à croire que pas mal de Spadois auront lu avec grand intérêt la si prenante biographie de Madame Dominique Paoli consacrée à Clémentine, princesse Napoléon qui, jeune princesse, puis épouse du prince Victor Napoléon fit de longs séjours à Spa, au centre ville d'abord, à Frahinfaz plus tard.

Cet ouvrage est venu combler un vide. Nous savions beaucoup de la vie de nos reines, de Charlotte, de Louise et Stéphanie, d'Erzsi même, mais rien ou peu de choses de Clémentine.

J'ai pensé qu'il intéresserait peut-être les lecteurs d'Histoire et Archéologie spadoises de connaître quelques souvenirs personnels des séjours de la princesse dans la région spadoise.

Ma mère (1884-1972) vivait chez ses grands-parents durant les années 1894-1910, au village de Winamplanche. Leur habitation était située au centre du village, entre l'église et le ruisseau, le long de la route Spa-Stoumont menant à la promenade favorite de la reine Marie-Henriette, la vallée de Tolifaz et le domaine de Lébioles. La reine passait à cheval accompagnée du baron Auguste Goffinet. Quand ils étaient accompagnés de la princesse Clémentine, celle-ci chevauchait derrière eux. Elle portait souvent un chapeau garni de fleurs naturelles renouvelées journallement par les soins du fleuriste spadois Delaunois. Ma mère a toujours été frappée par le fait que la reine ne disait que très rarement bonjour aux villageois à l'inverse de la princesse Clémentine qui saluait et souriait à chacun.

Il arrivait parfois au groupe d'abandonner les chevaux en cours de chemin et de poursuivre à pied en usant de grosses pierres pour traverser l'Eau Rouge (ruisseau de Winamplanche) et atteindre les bois.

Un jour que la reine et sa suite avaient poursuivi leur promenade à pied, la reine se trouva bloquée au retour par le ruisseau aux eaux gonflées par un orage.



*La princesse Clémentine en amazone, accompagnée de la reine Marie-Henriette.
(Coll. Musée de la Ville d'Eaux).*

Mon arrière-grand-père qui se trouvait non loin de là dans l'une de ses prairies en face des cascades de Halteboeuf, voyant l'embarras de la reine, s'adressa à celle-ci en ces termes: "Si vous le voulez, je pourrais vous porter à baudet, Madame la Reine". Celle-ci accepta et fut portée de l'autre côté du ruisseau.

Le domaine de Lébioles (environ 400 hectares) appartenait à l'époque à M. Georges Neyt, ancien ministre de Belgique en Egypte et à Saint-Pétersbourg, que l'on disait alors être un enfant naturel de Léopold Ier, en dehors des deux barons d'Eppinghoven. Selon ma mère, la ressemblance entre Léopold II et Georges Neyt était frappante. Ce diplomate avait fait construire un superbe manoir qui dominait tout le domaine. Il n'eut guère l'occasion d'en profiter, il devait quitter ce monde peu après Léopold II, laissant domaine et château à son unique héritière, sa fille, la comtesse de Geoffre de Chabrignac, qui ne tarda pas à mettre l'ensemble en vente.

Le prince et la princesse Napoléon qui connaissaient et appréciaient cette belle propriété voulurent l'acheter. Il y eut option, mais celle-ci resta sans suite sans que l'on sut pourquoi, ainsi que devait me le confirmer en 1986, m. Paul Dresse de Lébioles, fils de l'acquéreur du domaine en 1912. Dès mon enfance, j'ai parcouru ces bois des centaines de fois; j'y vais encore aujourd'hui, relayé par mon fils, ses enfants et petits-enfants grâce à la bienveillance de Mademoiselle Liliane Dresse de Lébioles.

Le prince et la princesse Napoléon restèrent néanmoins fidèles à Spa où ils résidèrent à la "Villa des Sorbiers" ou "Cinse du Havurnas" (Frahinfaz), ceci avant d'acquérir le domaine de Ronchinne près de Crupet-Yvoy (province de Namur).

Enfant, vers 1924, j'ai eu l'occasion de parcourir ce domaine avec un membre du personnel. Je possède une lettre écrite de la main de la princesse, datée de Ronchinne le 12 octobre 1952, et remerciant vivement ma mère "de ses pensées et de ses félicitations qui l'ont bien touchée". Ces félicitations lui avaient été adressées à l'occasion de sa nomination dans l'Ordre de la Légion d'Honneur.

Je ne puis manquer de mentionner deux faits assez frappants.

Edmond Dresse, docteur en droit et industriel liégeois, futur acquéreur de Lébioles, n'avait-il pas enrichi la bibliographie napoléonienne en écrivant, sous le pseudonyme d'Edmond de Lissingen, un ouvrage d'environ 80 pages: "Passages de Napoléon au Pays de Liège - 1803-1811" édité dans cette ville en 1905.

En 1981, c'était au tour de son fils Paul, docteur en Philosophie et Lettres et écrivain, de parler en ces termes du domaine de Lébioles, à propos des tractations passées de la princesse Napoléon. "(...) Pourtant, avec ses grands bois et les trois ruisseaux qui les sillonnaient, cette résidence avait (et, à l'heure où j'écris, elle l'a encore) une noble et gracieuse allure; elle est si bien équilibrée, de proportions ni trop grandes ni trop petites et, dans son style Renaissance mosane, frôlant le pastiche mais n'y tombant point, qu'elle semblait digne d'une Napoléonide comme d'une princesse royale et qu'il faut, aujourd'hui encore rendre hommage à ceux qui la conçurent: les architectes Lobet et Soubre, tous deux Liégeois".

Je terminerai par deux coïncidences dont je ne tire aucune vanité...Je suis né le même jour que le premier enfant de la princesse Clémentine, le prince Marie-Clotilde (20 mars 1912, et, comme celle-ci, j'ai toujours été féru d'histoire et de géographie bien qu'ingénieur civil de formation.

C. Massart

Bibliographie

PAOLI, Dominique, *Clémentine, princesse Napoléon -1872 - 1955*, Duculot, Paris, Louvain-la-Neuve, 1992.

DRESSE, Paul, *Le Seigneur de Lébioles: Essai sur mon père*, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1981.

MASSART, Camille, *L'histoire et la vie de Winamlanche et Marteau du Xe siècle à nos jours*, Imprim'Express, verviers, 1988.

AUGARDE OU LAGARDE

En tant que descendant de cette famille, côté maternel, et généalogiste, cette question m'a souvent été posée et je vais m'efforcer d'y répondre.

Comme le rapporte Armand-Louis de Gontaut-Biron, duc de Lauzun dans ses *Mémoires*, il a eu un fils de la princesse Izabela Dorota Czartoryski, née Flemming. Ce fils est né en août 1774, à Powonski près de Varsovie. Ce gamin sans nom a été ramené à Spa par Lauzun le 3 juin 1775 et il l'a confié momentanément à une brave femme de la suite de Mme de Guémenée.

Dès lors, Lauzun entre en rapport avec le banquier Richard, qui est son "homme d'affaires" à Spa. Richard trouve un couple de commerçants ambulants d'origine irlandaise, qui, pour une somme "honnête", accepteraient d'être les "parents" du garçon. L'affaire a été bien menée, car ces gens, Joseph François Augarde et son épouse Catherine Thomas Calais ont eu un fils né le 12 mai 1772 à Spa et décédé "en état d'innocence". Il se prénomait Théodore-Joseph. Il a suffi alors d'attribuer cet acte au "fils" de Lauzun - secret connu de Richard seul - et c'est ainsi que naît, une seconde fois, Théodore Joseph Augarde, qui sera confié, cette fois, à une nourrice, Marguerite, et n'entendra jamais plus parler de ses pseudo-parents.

En 1790, appelé par Lauzun, son père, Théodore rejoint Paris. Mais pour régulariser la situation officielle de son fils, sans en divulguer la véritable origine, le duc se met en contact avec Richard. C'est ainsi qu'il reçoit une copie de "son" acte de baptême. Une erreur de transcription du clerc transforme Augarde en Lagarde - il n'a pas bien su lire l'écriture du curé -. Ainsi, officiellement, le fils de Lauzun va s'appeler Lagarde. Ce nom, Théodore va le garder comme une relique.

Ainsi, lorsqu'il épouse, le 13 janvier 1806, Marie-Catherine Jeannenot, se déclare-t-il comme Lagarde, Théodore Joseph Lagarde. Ce qui est scrupuleusement transcrit sur le registre d'Etat civil par le préposé, qui établit l'acte, que Théodore signe du nom de Lagarde bien sûr ! (voir document 1)

Dernier s'écrit au Vieux Spa, Et ont les Délégués
signés avec nous Le présent acte après que lecture
leur en a été faite

denig Wilken N. Wilken

L'an Mil huit Cent et Six Le Village

Mariage
de
Eugène Jos.
Augarde

Le mois de Janvier, Pardevant nous Maire
officier de L'Etat civil de La commune de
Canton de Spa, Département de Province font comparaître
Lesieurs Theodore Joseph Augarde, né et domicilié
a Spa, âgé de trente trois ans, sans profession,
fils majeur de Messieurs Francois Joseph Augarde
Et de Catherine Thoman Gabais de Spa, et n'a
pu produire aucun Contrat de mariage, attendu qu'ils
sont absents de la Commune depuis plusieurs années,
et qu'il est dans l'impossibilité de connaître leur
Dernier Domicile si La Lieu de leur Retraite,
ce qu'il nous a affirmé par Serment conformément
a l'avis du conseil d'Etat du quatre hommes
au Village

Et Demoiselle Marie Catherine Jameno de Spa
et de Demeurant, sans profession, âgée
de vingt six ans, Majorité fille de Monsieur
Jeanne Perruquin de profession Demeurant a Spa
est présent et consentant, Et de Monsieur Jelle Wilken
Demeurant

Peu de temps après, le 14 février suivant - le mariage étant urgent - naît un petit Jean-Mathieu déclaré et acté au nom de Lagarde, fils de Théodore Joseph Lagarde.

En 1809, il se rend en compagnie de sa femme et de son fils chez le petit cousin de son père, le marquis de Saint-Blancard, au château de Montgermont, muni d'un "passeport" au nom de Lagarde.

Revenu à Spa en 1810, il trouve domicile en Marteau, commune de La Reid. Or Napoléon a établi son code "civil" et pour changer de commune, Théodore a besoin de papiers officiels. Lorsqu'il découvre son acte de mariage, puis l'acte de naissance de son fils, à sa grande surprise, vite transformée en fureur, il voit là, sur le registre, que le LA de Lagarde a été gratté et réécrit en AU pour faire Augarde. L'employé responsable de cette rectification proteste de sa bonne foi, car il a, dit-il, agit sans intention de nuire, mais uniquement pour que sur tout acte concernant Théodore soit mentionné le nom donné par l'acte de baptême, soit Augarde.

Officiellement, donc, la famille est à présent nommée Augarde. Mais Théodore n'en veut pas et, lorsque le 17 juillet 1810 naît un second fils, Alexis Grégoire, il le déclare sous le nom de Lagarde. Ceci est acté sans manière, puisqu'il dit s'appeler ainsi, pourquoi le contrarier?

Plus tard, Théodore se retrouve à Rome, où lui est délivré par le représentant de la Cour des Pays-Bas auprès de la Cour de Toscane et du Vatican, en date du 23 novembre 1815, pour se rendre à Londres, un passeport au nom de Lagarde.

En 1823, Théodore se rend à Paris muni d'un passeport toujours établi au nom de Lagarde. Ce nom paraît, pour le moins, être officialisé.

Alexis-Grégoire est appelé, en 1830, à faire partie de la Garde Bourgeoise. Sur la liste, il est mentionné Lagarde. En 1831, le 12 janvier, ce dernier épouse Marie Elisabeth Gernay. Il est désigné sur l'acte fils de Théodore Jos. Lagarde et le père et les deux fils signent Lagarde.

N^o 27

Décès

de

M^{lle} Marie Catharine

Jeannerot.

L'An mil huit cent quarante quatre le deux du mois de Mai, à neuf heures du matin, devant nous Jean Gerard Dagly, Echevin de la commune de Syppe, arrondissement de Vermand, province de Liège, Dément de l'Etat civil, sont comparus Etienne Joseph Augard, domestique, âgé de septante deux ans, & Mathieu Fauton, journalier, âgé de soixante cinq ans, domiciliés à Syppe, le premier époux & le second ami de la défunte. Lesquels nous ont déclaré que Marie Catharine Jeannerot, nommée Jeannerot, âgée de soixante quatre ans, ses amis & cinq jours, née & domiciliée à Syppe, épouse du premier comparant, fille légitime des défunts Vincent Houbert Jeannerot & Anne Julie Neijson, est décédée le trois au dit domicile, à sept heures du soir, dans sa demeure de la commune en cette ville, & après avoir reçu lecture de son acte, les comparans l'ont signé avec nous.

M. J. Augard & M. Mathieu Dagly

N^o 28

Décès

de

Josephine

L'An mil huit cent quarante quatre le deux du mois de Mai, à sept heures du matin, devant nous Jean Gerard Dagly, Echevin de la commune de Syppe, arrondissement de Vermand, province de Liège, Dément de l'Etat civil, sont comparus Pierre Joseph Bibin, cultivateur, âgé de cinquante quatre ans, & Mathieu Bibin, cultivateur, âgé de cinquante sept ans, domiciliés à Cuytose, communes de la commune de Syppe, le premier père & le second oncle de la défunte. Lesquels nous

Puis, le 14 mai 1834, Jean-Mathieu épouse Charlotte Hanse, une petite cousine éloignée. Et là, sur l'acte il est le fils de Théodore Jos. Augarde. Le fils signe ce nom et, ô stupeur, peut-être est-ce l'effet de l'âge, il a 60 ans réels, le père aussi, mais pas Alexis, qui persiste et signe Lagarde. L'acte religieux, lui, a repris Lagarde.

Lors du décès de sa femme Marie-Catherine, le 30 avril 1844, Théodore sera toujours Augarde. (voir document 3)

Le 23 juillet 1845, le commissaire de police de Spa délivre un certificat à Théodore pour se rendre à Gand et l'on constate que, pour la première fois, il est appelé Augarde dit Lagarde.

A Ixelles, le 28 février 1852, il assiste au second mariage de son fils Alexis Grégoire, dont il signe l'acte "Lagarde", et au mariage de sa petite-fille Marie-Elisabeth.

Le 7 janvier 1853, Théodore écrit à ses enfants une lettre qu'il signe à nouveau Lagarde. Ce revirement est-il le fait d'un vieillard qui retourne aux sources, à sa vieille rancoeur ?

Théodore Joseph Lagarde s'éteint le 29 mai 1855 à 81 ans. Les actes de décès, tant d'état civil que religieux, reprendront le nom d'Augarde. Mais les mortuaires ou faire-parts de décès seront établis pour Théodore Joseph Lagarde.

Le nom composé "Augarde dit Lagarde", tous les descendants de la branche aînée, qui se faisaient malgré tout, par fidélité à la mémoire familiale, appeler Lagarde, le garderons officiellement jusqu'il y a peu, tandis que ceux de la branche cadette resteront simplement des Lagarde. Mais Alexis n'a eut que deux enfants: Alexis Théodore, sans postérité, et Marie-Elisabeth épouse François Dieudonné Wollesse, dont sept enfants. Alors ?

J.-P. Montulet

NDLR. Les copies de tous les documents décrits dans cet article peuvent être consultés au Musée de la Ville d'eaux.

Le passé des Hautes Fagnes...

LA CROIX DU PRIEUR

Lors d'une promenade dans la réserve des Hautes Fagnes, entre la Baraque Michel et la Fontaine Périgny, vous découvrirez une croix, proche du sentier, plantée au coeur d'une tourbière encore active celle-là. C'est la croix du prieur, témoin de l'histoire, souvent tourmentée, de la région.

Depuis ses origines, situé aux confins du marquisat de Franchimont, et de la Principauté de Liège, le ban de Jalhay s'étendait vers l'est et le sud-est au coeur du plateau fagnard.

Cette terre fut, de tous temps, carrefour de bien des frontières. Et, plus particulièrement s'y confrontèrent souvent les ambitions des princes-évêques de Liège, princes-abbés de Stavelot et autres ducs de Limbourg ou de Luxembourg...

Au cours du second millénaire, sur un sol souvent mouvant, les limites d'états ne le furent pas moins. Elles furent plus d'une fois effacées, retracées, corrigées, déplacées, usurpées... Dès lors, les contestations et les conflits ne manquèrent pas entre ces voisins généralement peu amènes, chatouilleux quant à leur intégrité territoriale, avide d'expansion !

C'est probablement au milieu du XVI^e siècle (1566?) que, sur l'ancienne route qui menait de Jalhay à Sourbrodt, au-dessus d'Herbofays, fut érigée une croix. Elle devait probablement servir de limite entre ces deux localités, autrement dit entre le Franchimont et Stavelot.

Quelques dizaines d'années plus tard, déjà, cette croix disparut, et la limite fut évidemment remise en cause. Le conflit entre les deux états souverains ne prit fin qu'en 1608. Un accord intervint entre le seigneur de Froidcourt, gouverneur de Franchimont et le révérend Dom Luis de Visez, prieur de Malmedy. Un nommé Bertholet Deschamps, greffier du ban de Jalhay, fut le délégué du marquisat.

Des experts entendirent des témoins dont les dépositions permirent de croire



*La Croix du Prieur. Fagne des Potaes.
(Hiver 68-69). Photo M. Carmanne.*

que les deux pays se séparaient bien à l'emplacement de l'ancienne croix. On décida alors de replanter une nouvelle croix dans le même lieu, qui porta plus tard, en mémoire de Dom Louis de Visez, le nom de Croix du Prieur. Le traité ordonnait en outre aux habitants des villages voisins du pays de Malmedy de charrier sur Herbofays une croix en bois plus une croix en fer, armature probable de la précédente, plus du bois pour les montants.

Peu de temps après, on mit à proximité une grosse pierre carrée limitrophe, plus fiable, croyait-on, que la croix. Elle sera appelée "pierre carrée aux potalles". Ces "potalles", trous d'eau en wallon, dénommaient plus particulièrement le site au nord-est de l'actuelle Baraque Michel, marqué de nombreux trous d'ancienne extraction de la tourbe.

Cette pierre, selon certains auteurs, donna naissance à la légende de la "table carrée aux quatre seigneurs". Cette zone frontalière voyait se côtoyer quatre états: Liège (Franchimont), Stavelot, Luxembourg et Limbourg. La légende raconte que les quatre princes pouvaient s'asseoir autour de la pierre tout en restant chacun sur ses terres. Selon d'autres sources, c'est plutôt vers Brochepierre que cette "table" aurait existé. Certains témoignages en firent état en précisant que Brochepierre était "Franchefagne".

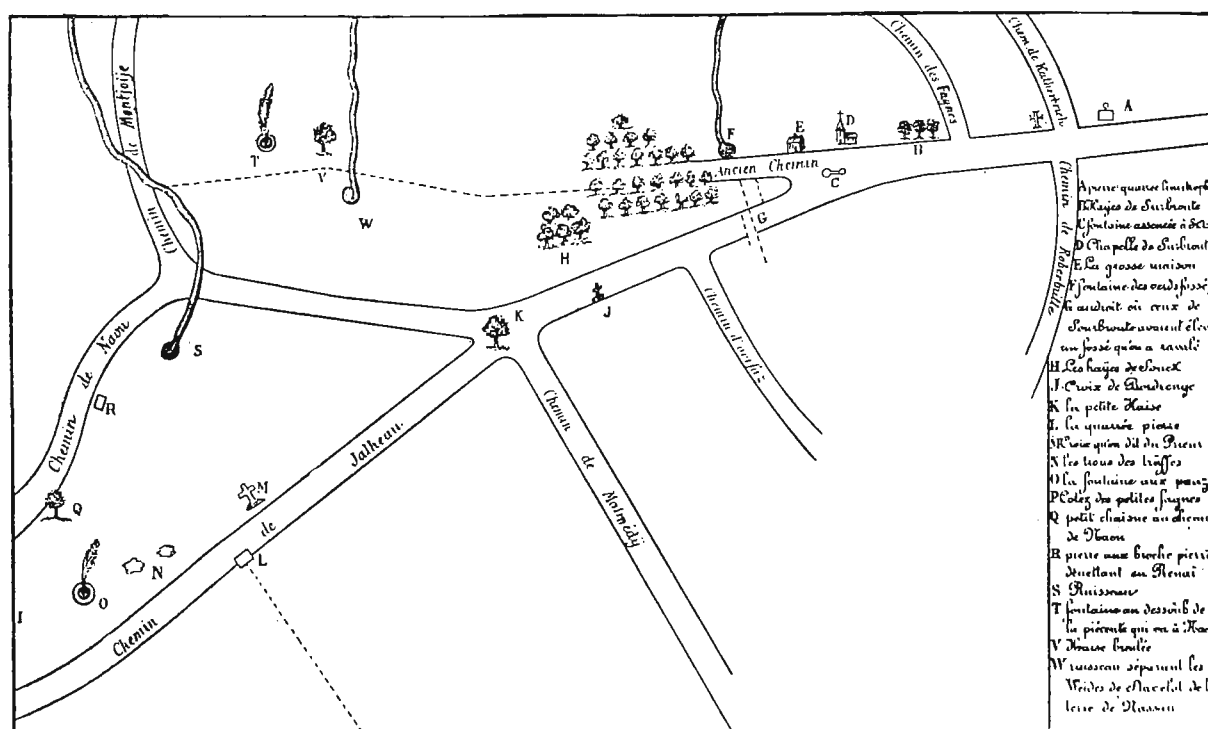
On retrouve la croix du Prieur et la pierre carrée clairement signalées sur un plan du pays de Stavelot de la fin du XVIIe siècle (voir croquis). Elles sont représentées la croix à l'est, la pierre à l'ouest du chemin allant de Sourbrodt à Jalhay.

La route moderne, construite par la Prusse en territoire belge pour assurer le trafic entre Malmedy et Eupen fut déplacée vers l'ouest par rapport à la pierre carrées que le dernier des Schmitz (descendant de Michel de la Baraque) mort en 1895, dit avoir bien connue à l'est de la nouvelle route. C'était plutôt un prisme à base carrée d'environ 1 mètre de haut et 0,70 mètre de section qui devait être partiellement enterré pour paraître cubique. Elle se trouvait contre la borne BP 154 (ancienne borne frontière Belgique Prusse à proximité de l'entrée de la réserve naturelle) et dut peut-être être enlevée, comme le Boultay tout proche fut renversé, parce qu'il y avait double emploi avec cette borne...

Quant à la croix, elle avait disparu dans la tourbière, rongée par le temps. Au début du XIXe siècle, il en restait un poteau sans bras, soutenu par ses supports. Telle quelle, elle servit encore de jalon aux délimitations cadastrales de 1816. Elle s'affaissa ensuite définitivement. Des débris furent retrouvés en 1885, grand poteau équarri et mortaisé de 1,80 m., qui gisait à 150 mètres environ de la borne 154.

En 1950, à son emplacement d'origine, des inconnus érigèrent une belle croix de chêne portant un Christ en bois sculpté (cfr illustration, photo prise en 1969). Comme, hélas, en bien d'autres endroits, des vandales volèrent ce beau crucifix, remplacé une fois encore depuis lors, mais bien moins beau...

M. Carmanne



Plan du Pays de Stavelot au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle.

Au point M, la Croix du Prieur, en L la Pierre carrée des Potalles.

Sur ce plan l'orientation est est-ouest.

Repris par Henri SCHUERMANS dans « Spa, Les Hautes Fagnes », Editions J'ose, Spa, 1949.

CASANOVA A SPA

(suite)

Rentré à dix heures, je trouvai Merci couchée comme la nuit précédente. Le lendemain matin, le marchand vint reprendre la montre et me remit vingt-deux louis. Ne voulant faire aucun gain de cette nature, je lui fis présent des deux louis, en lui disant qu'étant couvert par un gage, je lui ouvrirais toujours ma bourse, et que les gains seraient pour lui. Il me quitta pénétré de reconnaissance.

Invité chez Tomatis, je ne pus ce jour-là dîner avec eux; mais, curieux de la dévote, je leur dis que j'y souperais, et que je payerais la dépense extraordinaire. Il me donnèrent un bon souper et nous bûmes de l'excellent bourgogne, dont Merci ne voulut pas goûter. Vers la fin du souper, cette fille étant sortie un moment, je dis à la tante que sa nièce était charmante, mais qu'il était dommage qu'elle fût si triste.

"Il faudra qu'elle change, ou je ne la garderai pas.

- Est-elle ainsi avec tous les hommes ?
- Sans exception.
- Elle n'a jamais aimé ?
- Elle le dit, mais je n'en crois rien.
- Je m'étonne qu'elle dorme tranquillement, sachant un homme si près d'elle.
- Elle n'a pas peur."

Merci rentre, nous souhaite la bonne nuit et veut s'aller coucher. Je lui propose de l'embrasser, elle me tourne le dos, et place au seuil du cabinet une chaise qui devait empêcher de la voir en chemise; puis elle se déshabille et se couche. Mes hôtes s'en vont et je me couche aussi, trouvant ce manège insoutenable et peu naturel; car Merci savait ou devait savoir qu'elle avait de quoi plaire et devait bien se douter que j'étais homme. Malgré cela, je me couchai tranquillement, et à mon réveil je trouvai l'oiseau déniché. J'avais envie de faire raisonner cette fille tête à tête, et de prendre ensuite mon parti; mais je ne savais comment m'y prendre. En attendant, le marchand se prévalait de mes offres pour prêter sur gages et faisait de beaux bénéfices. Je lui procurais cet avantage sans risque pour moi-même, et sa femme et lui se disaient heureux de m'avoir chez eux. Cela m'excita à tirer parti de leur propre intérêt.

Le cinq ou sixième jour, m'éveillant avant Merci, je ne mets que ma robe de chambre et me dispose à m'approcher de son lit. Ayant l'oreille fine, elle s'éveille, et, me voyant aller à elle, d'un ton résolu elle me demande ce que je voulais. Je lui réponds en m'asseyant sur son lit avec une contenance douce et de la voix la plus rassurante, que je ne voulais que lui souhaiter le bonjour et causer un peu avec elle. Pendant ce temps, elle s'était enveloppée dans son drap, sa seule couverture, parce qu'il faisait très chaud; mais son lit était si étroit que cela ne pouvait m'empêcher d'étendre mes bras sur elle. Je la prie, en la serrant, de me permettre de l'embrasser. Sa résistance m'irritant, je passe une main hardie sous le drap, et, faite comme toutes, j'arrive d'un trait au but; mais à l'instant où je pensai m'en rendre maître, un coup de poing sur le nez me fit voir mille étoiles, et je crois presque inutile de dire que je perdis *ex abrupto* toute l'envie d'être tendre. Le sang inondait mon visage et avait taché le lit de la furibonde Merci. J'eus l'esprit de me posséder, d'autant plus que la vigueur que la belle avait déployée, sans pousser de ces cris si ordinaire aux femmes, m'avait donné un échantillon des suites qu'auraient pu avoir les représailles, si je m'en étais permis, et je m'éloignai. Tandis que je plongeais mon visage dans un bassin d'eau fraîche, Merci s'habille et sort.

Quand le sang eut cessé de couler, je vis avec amertume qu'il me restait une contusion qui me rendait affreux. Couvrant mon visage d'un mouchoir, j'appelle le perruquier qui était en face, et, dès que je suis coiffé, l'hôtesse monte pour me montrer des truites, que je trouve belles et que je paye; mais en prenant l'argent elle pousse un cri de me voir ainsi défiguré. Je la calme en lui en disant la raison, mais en me donnant tout le tort et la prie instamment de n'en rien dire à sa nièce; puis, sans écouter ses vaines excuses, je sors, me couvrant de mon mouchoir, et je vais en face dans un logement d'où la duchesse de Richmond était partie la veille.

La moitié de l'appartement était arrêté d'avance par un marquis italien; je pris l'autre avec un domestique de place, et je fis à l'instant enlever tous mes effets de chez la marchande, sans faire aucune attention à ses prières ni à ses larmes. Ce qu'elle me disait d'ailleurs ne pouvait nullement me ramener: je devais n'être plus incommodé de la vue de Merci; mais, selon moi, c'était une satisfaction pour la fille et un affront pour moi, ou au moins une punition, en

supposant, comme elle devait le croire, que j'eusse envie d'en tâter ou de lui donner les étrivières.

Je trouve dans mon nouveau gîte un Anglais qui me promet de faire passer ma contusion dans une heure et la meurtrissure dans vingt-quatre. Je le laissai faire, et il me tint parole. Il me frotta avec de l'esprit-de-vin et une drogue que je ne connais pas; mais, ayant honte de me montrer dans cet état, je me tins clos chez moi durant toute la journée. A midi ma désolée marchande vint me porter mes truites, et me dit que Merci était affligée de m'avoir traité ainsi, et que, si je voulais reprendre mon logement, elle me donnerait toute la satisfaction que je pourrais désirer.

"Vous sentiez, lui répliquai-je, que si je cédaï à vos instances, mon aventure deviendrait publique, je me rendrais ridicule et je perdrais d'honneur votre maison et votre nièce, qui alors ne passerait plus pour dévote." Je la fait réfléchir à l'histoire du soufflet, qu'elle est étonnée que je sache, et je lui reproche l'inconvenance de ses sollicitations après m'avoir exposé à la brutalité de sa nièce. Je finis par lui dire que, sans trop de malice, je serais autorisé à la croire complice. A ces mots elle verse d'abondantes larmes. Ses pleurs pouvant venir du sentiment, je me crois obligé de la calmer en lui faisant des excuses et en lui promettant de continuer à protéger son commerce. Elle sortit assez calme. Une demi-heure après son mari vint me porter vingt-cinq louis que je lui avais prêtés sur une tabatière d'or ornée de diamants, et me propose de donner deux cents louis sur une bague qui en valait quatre cents. "Elle vous appartiendra, me dit-il, si le propriétaire ne me remet pas deux cent vingt louis dans la huitaine".

L'argent ne me manquait pas. J'examine la pierre, qui devait peser les six carats que l'on annonçait; l'eau en était belle; c'était une affaire d'or.

"Je consens à donner la somme que l'on demande, lui dis-je, si le propriétaire veut me faire quittance de vente.

- Je vous la ferai moi-même en présence de témoins.

- Fort bien. Dans une heure je vous donnerai l'argent, car je veux faire démonter la pierre. Cela doit être égal au propriétaire, puisque je la ferai remonter à mes frais telle qu'elle est. S'il la retire, les vingt louis seront pour vous.

- Il faut que je lui demande s'il consent qu'on la démonte.

- Allez, mais dites-lui que, s'il n'y consent pas, je ne donnerai pas un écu".

Il part et revient bientôt après avec un joaillier qui me dit être prêt à me garantir

la pierre pour peser au moins deux grains de plus que six carats.

- L'avez-vous pesée ?

- Non, mais n'importe.

- Faites donc cette affaire vous-même.

- Je n'ai pas la somme

- Pourquoi le propriétaire refuse t-il de la laisser démonter, puisque cela ne doit rien lui coûter ?

- Je l'ignore, mais il s'y refuse.

- Il en est le maître, comme moi de ne pas donner le sol."

Il s'en allèrent et me laissèrent fort content d'avoir résisté, car il était évident que, puisque le propriétaire n'avait pas consenti à la laisser démonter, en supposant qu'il eût besoin de l'argent qu'il demandait, ou la pierre était fausse, ce qu'on aurait pu connaître au poids, ou qu'elle avait un fond postiche.

Je passai toute la journée à écrire, ayant consigné ma porte, et j'expédiai plusieurs lettres en retard. Le soir je soupai de bon appétit, et le matin, après avoir bien dormi, je me levai pour voir qui frappait à ma porte. Jugez de ma surprise: c'était Merci !

Je la laisse et me remets dans mon lit, lui demandant ce qu'elle venait faire chez moi de si bon matin. Elle s'assied sur mon lit et se met à s'évertuer en excuses. Raisonner pour convaincre quelqu'un de ses torts ayant toujours été ma marotte, je lui demande pourquoi, ayant pour principe de repousser comme un tigre les caresses d'un homme qu'ont séduit ses charmes, elle avait eu la cruauté de me mettre dans la nécessité de faire ce qui m'avait valu un si rude traitement de sa part.

"En couchant dans le cabinet, si près de vous, me dit-elle, j'ai obéi aux ordres de ma tante; en vous frappant, ce dont je me repens beaucoup, j'ai suivi un mouvement irréfléchi de mon âme qui s'est crue outragée; et il n'est pas vrai, je crois, que tout homme qui me voit doive perdre la raison. Je compte sur le devoir, et vous conviendrez que le vôtre est de ma respecter, et que le mien est de défendre mon honneur.

- Si telle est votre façon de penser, j'avoue que vous avez eu raison et vous n'avez pas à vous plaindre; car vous avez vu que j'ai souffert en silence, et m'étant éloigné de vous, vous devez être certaine que je vous respecte et que je vous respecterai à l'avenir. Etes-vous venue pour avoir cette explication ? Vous

l'avez, et vous ne pouvez vouloir rien de plus. Souffrez seulement que je rie des excuses que vous m'avez faites, car ce que vous venez de me dire les rend risibles.

- Que vous ai-je dit ?

- Qu'en m'écrasant le nez vous avez fait votre devoir. Vous semble-t-il qu'il faille s'excuser d'avoir rempli un devoir ?

- J'aurai dû me défendre par la douceur. Hélas ! oubliez tout et pardonnez-moi. Je ne me défendrai plus d'aucune façon, je suis toute à vous; je vous aime et je suis prête à vous en convaincre."

Merci ne pouvait être plus explicite; cependant, en achevant ces derniers mots, elle tombe sur moi, colle son visage contre le mien et me baigne de ses larmes.

Honteux d'une victoire qu'elle me rendait si facile, je ne la repousse pas, mais je me retire en lui disant de revenir quand ma figure aurait recouvré sa première forme. Elle me quitta toute mortifiée.

L'Italien que mon hôte attendait était arrivé pendant la nuit. Curieux de savoir son nom, je m'en informe et on me remet une carte portant: *Le Marquis don Antonio della Croce*.

Serait-ce Croce? La chose est fort possible. Il dormait encore. Je m'informe de son état de maison, et j'apprends que la marquise a une femme de chambre, que le marquis a un secrétaire et deux domestiques. Il me tardait de voir ce marquis-là.

Je n'attendis pas longtemps, car ayant appris à son tour que j'étais son voisin, il vint me voir, et deux heures que nous employâmes à nous conter nos aventures depuis notre séparation à Milan se passèrent bien vite. Il avait su comment j'avais fait le bonheur de la fille qu'il m'avait laissée, et dans les six années qui venaient de s'écouler, il avait parcouru la moitié de l'Europe, toujours luttant avec la fortune. Il avait gagné beaucoup d'argent à Paris et à Bruxelles. Dans cette dernière ville, étant devenu amoureux d'une demoiselle de condition, que le père avait fait enfermer dans un couvent, il l'avait enlevée, et c'était la marquise della Croce, alors enceinte de six mois.

Il la faisait passer pour sa femme, parce que, me dit-il, il avait fermement l'intention de l'épouser. "J'ai cinquante mille francs en or, ajouta-t-il, autant en bijoux en équipage, et j'ai l'intention de tailler chez moi, en donnant des soupers;

si je joue sans corriger la fortune, je suis sûr de tout perdre." Il se proposait d'aller à Varsovie, comptant que je l'adresserais à toutes mes connaissances; il se trompait, et je ne le flattai pas même de la présenter aux Polonais que je connaissais à Spa.

Je lui dis qu'il ne tenait qu'à lui de faire leur connaissance, lui promettant de rester parfaitement neutre. J'acceptai son invitation à dîner pour le même jour. Son soi-disant secrétaire n'était que son capon: c'était un habile Véronais nommé Conti, et sa femme était essentielle à son métier.

Vers midi, le marchand liégeois revint avec la bague, suivi du propriétaire, qui avait tout l'air d'un bretteur. Ils étaient accompagnés du joaillier et d'un autre individu. Le propriétaire me répéta l'instance de lui prêter deux cents louis.

Si j'avais été sage et moins bavard, je l'aurais prié de m'en dispenser, et tout aurait été fini; mais il n'en fut pas ainsi. Je voulus, selon ma manie, le convaincre que la difficulté qu'il avait de permettre que la pierre fût démontée devait suffire pour m'empêcher de lui faire ce plaisir.

"La pierre étant démontée, lui dis-je, paraîtrait ce qu'elle est réellement, et voici ce que je vous propose: si elle pèse vingt-six grains, je vous donnerai non pas ceux cents louis, mais trois cents: telle qu'elle est, je ne veux rien en donner.

- Vous avez tort de douter de ce que je vous dis, car votre doute blesse mon honneur.

- Mon raisonnement, pas plus que mon intention, ne blesse l'honneur de personne. Je suis libre, et je vous propose un pari. Que la bague soit démontée, et si elle pèse vingt-six grains, je perds deux cents louis; si elle pèse beaucoup moins, vous perdrez la bague.

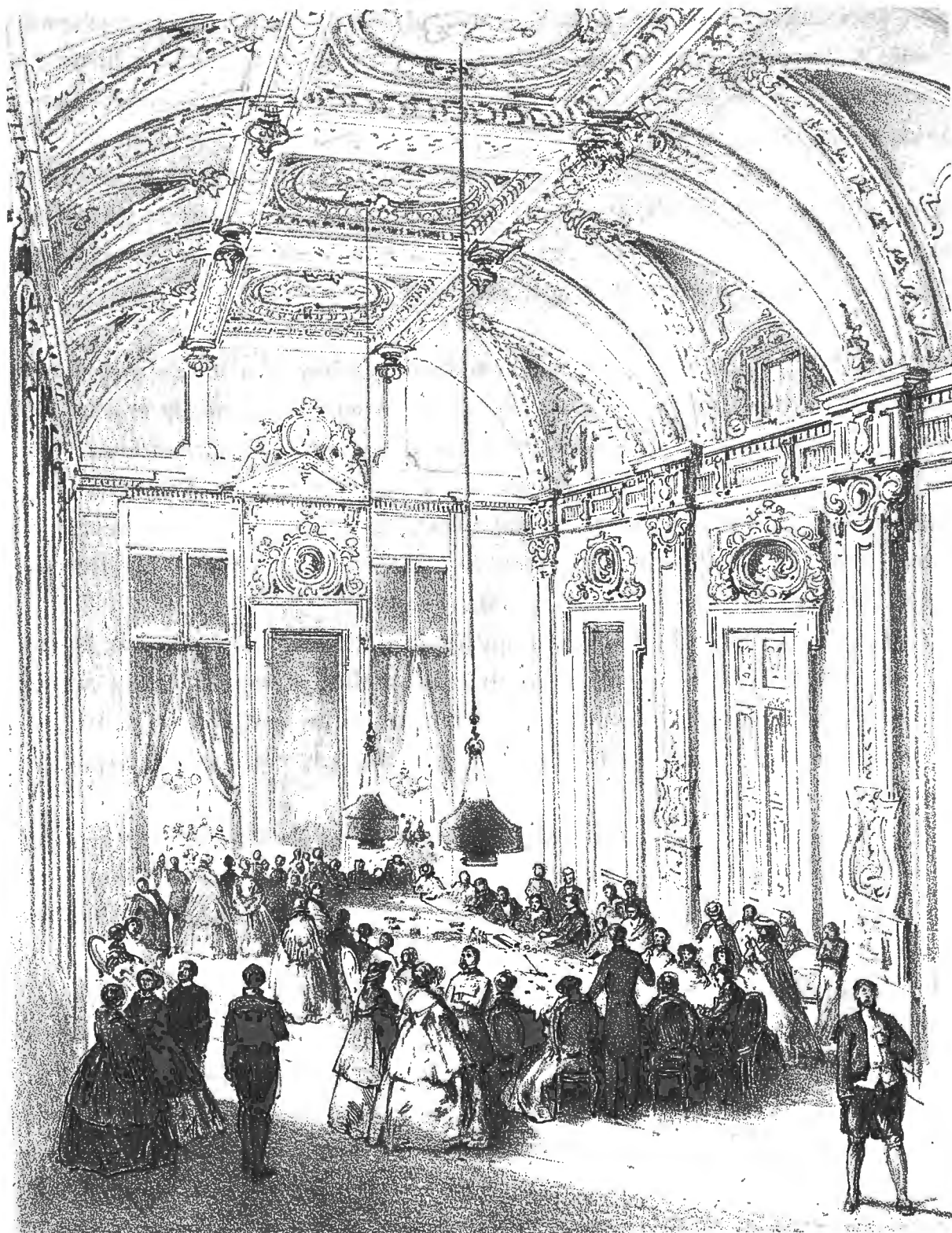
-C'est une proposition injurieuse, car elle renferme un démenti.

Ces paroles, dites d'un ton dur, me déplaisant, je m'approche de ma commode où j'avais mes pistolets, et je prie le querelleur de me laisser tranquille.

Dans ces entrefaits, le général Roniker étant survenu, l'homme à la bague se mit à lui narrer le différend. Le général regarde la bague et lui dit:

" Si quelqu'un m'en faisait présent, je ne la ferais pas démonter, parce qu'à cheval donné on ne regarde pas les dents; mais si je devais l'acheter, le vendeur fût-il un empereur, je n'en donnerais pas un écu qu'elle ne fût démontée; et je m'étonne beaucoup que vous n'y consentiez pas."

Sans rien dire, sans saluer, le fripon gagna la porte, et la bague resta entre les



*Extrait de « Spa », Ed. Ghémar et Gerlier, (1853).
(Coll. Musée de la Ville d'Eaux).*

mains du Liégeois.

"Pourquoi, lui dis-je, ne lui avez-vous pas rendu sa bague ?

- Parce que je lui ai avancé cinquante louis; mais s'il ne me les rend pas demain, je la ferai démonter en présence du magistrat, et je la mettrai à l'enchère.

- Cet homme ne me plaît pas, et je vous prie de ne conduire personne chez moi.

L'affaire se termina ainsi. L'imposteur ne retira pas sa bague et le Liégeois la fit démonter. On trouva que la pierre était appuyée sur le plat d'un cristal de roche qui formait deux tiers de la masse. La couverture cependant valait les cinquante louis, et un Anglais les donna au prêteur. Huit jours après, cet escroc, m'ayant rencontré seul me promenant à un quart lieue, m'aborda et me dit d'avoir la bonté de le suivre où nous ne fussions pas vus, parce qu'il avait un mot à me dire l'épée à la main. Or, par un hasard singulier à Spa, j'avais la mienne, parce que le matin j'avais été au rendez-vous de deux étourdis qui devaient vider une querelle, et que j'eus le plaisir de raccommo-der.

"Je ne vous suivrai pas, lui dis-je, car vous pouvez me parler ici.

- On nous voit.

- Tant mieux. Dépêchez-vous et tirez l'épée le premier; je vous promets de ne pas appeler et de vous faire raison.

- C'est un avantage.

- Je le sais et il m'appartient de droit; mais si vous ne dégainez pas, je vous proclame poltron tel que je vous crois."

A ces mots, il met rapidement l'épée à la main, mais en sautant en arrière, il me trouve en état de le recevoir. Il m'approche, dessiné en académicien, et lorsqu'il croit ferrailer pour me tâter, je lui allonge ma botte droite à la poitrine, et je lui fais une boutonnière de trois pouces. Je l'aurais achevé, s'il n'avait pas baissé son épée, en me disant qu'il trouverait l'occasion de prendre sa revanche. Il partit, en tenant sa main sur sa blessure.

Vingt personnes qui nous avaient vus étaient déjà près de moi ne se souciant pas de l'autre, parce qu'ils étaient tous témoins qu'il avait été l'agresseur. Cette affaire n'eut aucune suite. Quand je partis de Spa, il était encore entre les mains du chirurgien. C'était quelque chose de plus qu'un aventurier, et tous les Français qui étaient à Spa le désavouaient.

Mais revenons à Croce, qui me donna à dîner. La marquise, soi-disant sa femme, était une personne de seize à dix-sept ans, belle, blonde, d'une haute

taille, ayant toutes les manières de la noblesse du pays où elle était née. L'histoire de son évasion est connue de ses frères et soeurs; et, comme cette famille distinguée et honorable vit encore, mes lecteurs me sauront gré d'en taire le nom.

Quand son prétendu mari me présenta, elle avait été prévenue, et l'accueil qu'elle me fit fut des plus gracieux. Elle n'avait ni l'air triste du repentir, ni l'embarras que cause le sentiment d'une démarche hardie et contraire aux principes qu'elle devait avoir reçus de son éducation, comme aux préceptes dont on fait dépendre l'honneur des femmes. Grosse de six ou sept mois, elle paraissait être à terme, à cause de la finesse naturelle de sa taille, mais elle avait un air de santé parfaite. La physionomie avait une expression de candeur inexprimable. Ses grands yeux bleus à fleur de tête, ses couleurs d'un rose pâle, mais pur, une bouche petite, bien prise et gracieuse, avec un ratelier du plus brillant émail, tout en faisait une beauté digne du pinceau de l'Albano.

Physionomiste comme je me croyais, je jugeai d'abord que cette jeune femme devait être heureuse, mais, de plus, qu'elle devait porter le bonheur parfait à l'objet de ses affections; mais, hélas! je ne tardai pas à reconnaître la vanité de ma prétendue science, et je saisis l'occasion de proclamer ici qu'il n'y a pas de plus vaine prétention au monde que celle de vouloir juger les gens par la première impression qu'ils produisent.

La jeune marquise avait de belles boucles d'oreilles et deux superbes bagues qui me servirent de prétexte pour admirer de près la beauté de ses mains.

La femme de Conti ne faisait aucune figure, et je n'eus des yeux que pour Charlotte, nom de baptême de la marquise. Elle me surprit tellement que, presque toujours distrait, je ne répondais jamais à propos à tous les discours qu'elle m'adressa à ce premier dîner.

Je pensais, sans le vouloir, à cet homme dont des filles d'un mérite supérieur devenaient amoureuses, et j'en cherchais vainement la raison; car Croce n'avait pas ce qu'on appelle un bel extérieur, son esprit n'était point cultivé; il n'avait pas le ton de la bonne compagnie, son langage n'était pas séduisant: je ne voyais rien en lui qui dût engager des filles comme il faut à désertir le toit paternel, et cependant j'avais sous les yeux la seconde, et d'un mérite bien supérieur à la première. Je m'y perdais, étant bien loin de prévoir ce qui arriva peu de semaines après.

LA VIE LITTÉRAIRE À SPA

Dans *Délices de Spa*, Jules Janin s'exclame : "Une fois arrivé dans ces montagnes, trêve générale à la pensée, à l'ambition, à la passion, à tout ce qui tue, à tout ce qui brise". Notre cité accueillit nombre d'écrivains célèbres et d'intellectuels, nous doutons qu'ils firent "trêve à la pensée": ils ne pouvaient se couper de l'actualité et de leur société, d'ailleurs il restait des loisirs à occuper.

Quelles facilités pouvait leur offrir Spa ?

Les *Tablettes Spadoises* de 1863 nous en informent pour cette époque. Tout d'abord la Redoute comprenait pendant "la saison" (du 1er mai au 31 octobre) des salons de lecture ouverts de 9 h. à la fermeture des jeux; les villégiateurs trouvaient aussi des "cabinets de lecture" chez Bruck-Maréchal et Misson-Fassart, ils y pouvaient souscrire un abonnement mensuel pour les livres de leur bibliothèque. Spa possédait des "gazetiers"-imprimeurs: Goffin, éditeur de la *Liste officielle des Etrangers* et Wolesse, éditeur du journal hebdomadaire *L'écho des fontaines*, s'ajoutait l'imprimeur Bourdoux pour ces "tablettes".

Et avant ? (1)

S'adapter au goût littéraire des "bobelins" ne put se réaliser que progressivement, dans une population villageoise. Dès la moitié du XVIIIe siècle, une librairie existe et publie un catalogue de livres en vente et en location, en 1762 voit le jour une imprimerie modeste, qui ne publie guère que la précieuse *Liste des Etrangers*.

Un rapide progrès! En 1785, le catalogue des livres offerts compte 195 pages de titres anglais et français, soit un millier de volumes. D'autres librairies s'ouvriront, tenant cabinet de lecture, pour en arriver, en 1865, à ce que la maison Bruck mette à la disposition de sa clientèle 2.000 livres français, 800 anglais, 150 allemands et 50 italiens !

Un véritable cercle littéraire s'était constitué: en 1826, la famille Dommartin

tenait, chaque jour de la "saison", un salon littéraire; des cabinets de lecture dureront jusqu'aux années 1920, chez Dopagne (père) et chez de Sonay.

Comment suivre l'actualité ?

Nos visiteurs n'étaient pas coupés du monde: en 1770, le libraire recevait régulièrement, deux fois par semaine, les gazettes de Liège, Cologne et Leyde.

Mais, qu'en était-il des lecteurs spadois ?

N'oublions pas que le langage des habitants restait encore le wallon au XIXe siècle; encore devraient-ils recevoir de l'instruction et disposer de loisirs.

Il fallut attendre, car, en 1849 le comte de Cornélissen, bourgmestre, proclamait que l'enseignement local était en désordre, qu'il n'avait aucune impulsion et ne faisait aucun progrès, qu'il fallait une école nouvelle pour "embrasser l'instruction primaire et moyenne à un certain degré". (2)

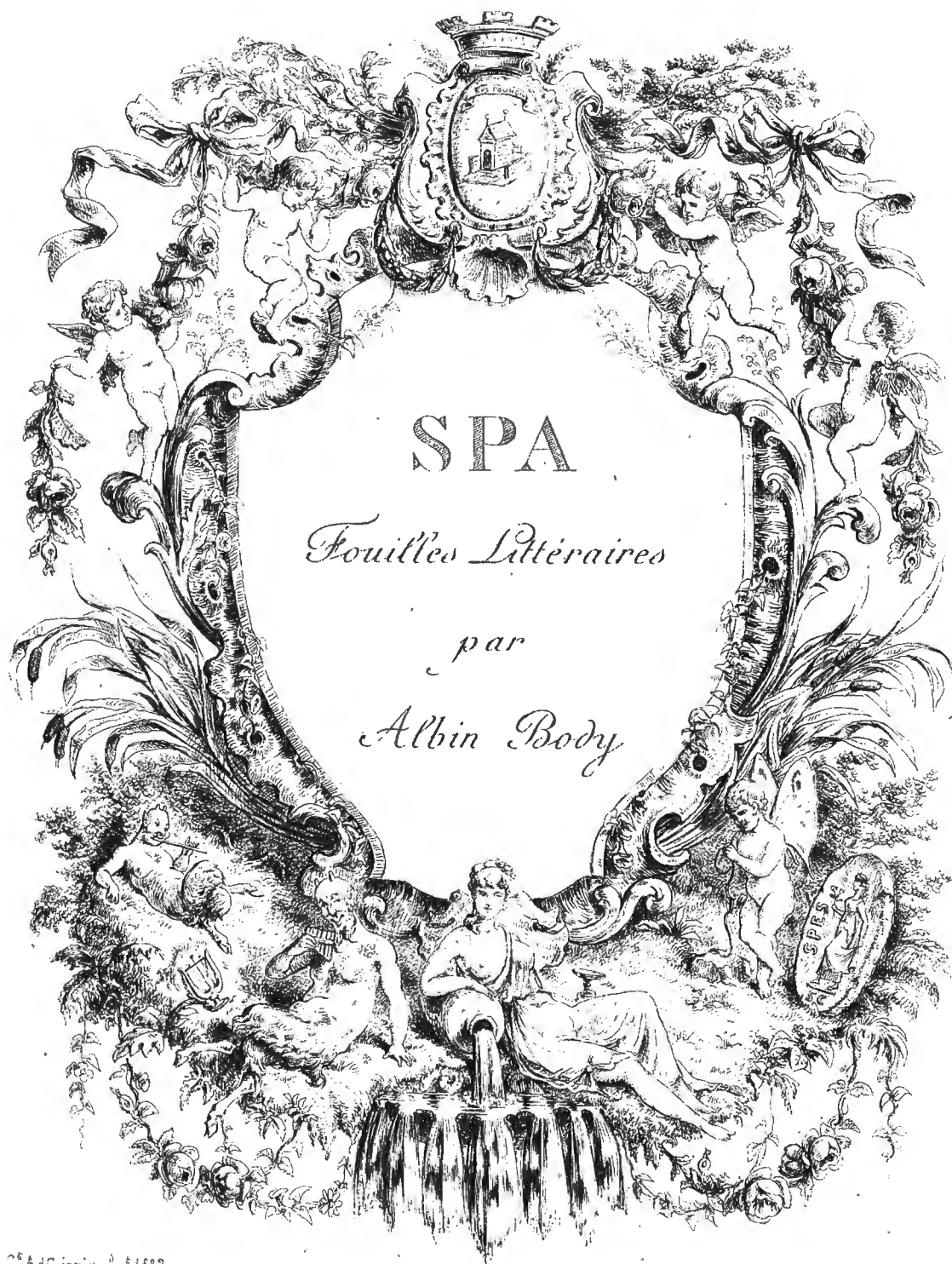
Enfin, en 1870, est constituée une bibliothèque "afin de satisfaire les vrais besoins moraux et intellectuels des habitants de Spa et du canton", avec un cabinet de lecture mis à leur disposition. Nous, qui avons connu la bibliothèque à l'école de dessin (rue de la Poste) et la bibliothèque catholique "au St Joseph", sommes émerveillés par l'élégante et riche bibliothèque actuelle.

Et les écrivains spadois ?

Dans *Spa des lettres et des arts* (3) Georges Dopagne écrivait : "Dans le domaine des lettres, trois noms doivent absolument être cités; Félix Delhasse, Jean d'Ardenne et Albin Body". Rappelons-les.

Félix Delhasse (1809-1898) pamphlétaire mordant, auteur de *En Ardenne et Ecrivains et histoire politique de la Belgique*, il fait l'objet d'articles dans notre revue.

Léon Dommartin, dit Jean d'Ardenne (1839-1919), philosophe ironique,



25 A 40 lith. n. 2 1882

Lithographie (1882) du comte Albéric du Chastel: frontispice du livre d'A. Body «Spa-Fashion». (Coll. Musée de la Ville d'Eaux).

écrivain frondeur et vagabond invétéré, amoureux de la nature qu'il défendra contre les massacreurs de sites (4), auteur du *Guide du touriste en Ardenne, Spa et ses environs, Notes d'un vagabond*.

Si le monument érigé dans le parc remet en mémoire Jean d'Ardenne, quel Spadois peut ignorer Albin Body (1836-1916) ! Certainement pas les nombreux amoureux du passé de Spa: mais encore, non seulement il en a retracé l'histoire mais il n'a cessé de magnifier sa ville, comme dans *Spa-Fashion* paru en 1883 (5).

D'autres écrivains se manifestèrent, sans atteindre pareille audience, développant l'histoire locale: Henri George pour "proverbes, us et coutumes", François Ledin folkloriste et poète, Emile Spailier laissant un curieux manuscrit *Ce qu'on a vu à Spa*, Paul Dommartin avec *Fenimore Cooper à Spa*. Mais on ne parle guère de Charles Hault, poète des fontaines spadoises dans *Myrtilles spadoises*, auteur de *Notice historique sur les dessinateurs et peintres spadois* (6).

Nous en arrivons ainsi à un noyau littéraire spadois, dont hélas, tous les acteurs viennent de disparaître.

Georges Spailier, âgé de 20 ans, fonde avec Georges Dopagne, une section des "Amitiés Françaises", aidés par Georges Barzin le poète, René Defossez le musicien, Ivan Dethier le peintre et Léon Collin l'historien, pour organiser des cycles de conférence. Ils décident de se rencontrer tous les samedis, chez chacun d'eux, à tour de rôle. Ainsi naîtra, en 1931, la revue *J'ose*, titre qui sera abandonné pour *Les Cahiers Ardennais*. Aux fondateurs précités se joindront Georges Jacob l'historien et Maurice Pottier le peintre; des livres seront édités dont *Au coeur des fagnes* de Maurice Gauchez. (7)

Il y eut bien d'autres écrivains, ainsi n'oublions-nous pas Nelly Kristink, auteur du *Renard à l'anneau d'or* qui connut un grand succès, puisqu'elle fut appelée "la romancière de la région spadoise" et "la Dame des fagnes"; elle descendait d'une famille originaire de La Reid.

Dans un autre domaine, plus léger mais qui touchait aisément les Spadois,

nous citerons Raymond Lebrun, librettiste et revuiste, auteur d'une opérette et de sketches en français et en wallon. Nous avons gardé le souvenir de revues spadoises (données au "Grillon", ex-hôtel de Flandre) et de quelques chansons qui dépeignaient la petite société du moment, ridiculisaient l'autobus Spa-Liège ou taquinaient l'autorité, ainsi:

"Lorsque vous vous trouvez dans un logis - et que vous faites ce qui n'est pas permis - Messieurs, Mesdames prenez bien garde - l'commissaire Antoine vous regarde."

Mais, il est un autre auteur qui devrait nous émouvoir à l'heure où le wallon (que l'on interdisait de parler à l'école) renaît; Gérard Borckmans (1867-1951), le seul poète wallon né à Spa. Non seulement membre de la Société des lettres wallonnes (8), il rédigea *Brouwires d'Ardenne* et *Fleurs des Fagnes*. Ses poèmes si simples touchent les gens de coeur, en voici un exemple:

TRISS TCHANSON

Elle est riv'nowe è noss viège
 véye ses parints
 qui li d'mandèt quéquès baheges
 ca les pauvès vix sont bin halcrosses
 et tos les deux
 dishindront bin sur è l'minme fosse
 ax prumis freuds.
 Ji l'a louquis podri l'gordènne
 passer hâtaine, comme ine roène
 et j'a compris li cour moudri
 qu'l'ingrate rouvèye çou qu'elle m'a dit

Poqwè fâti qu'on jou l'grande veye
 et ses plasirs
 Li ayesse cangi les idèyes
 avou ses d'sirs
 Li grandeur li fait tourner l'tiesse
 et pauve valet
 qui n'a po forteune qui ses bresses

est trop pau d'chwè.

G. Mine

NOTES

- (1) Cette partie de l'exposé résulte de notes résumant des ouvrages de la bibliothèque, transmis en 1975, par MM. Spailier et Toussaint, d'où l'absence de références.
- (2) LAFAGNE, Pierre, *Le petit train*, 1975.
- (3) DOPAGNE, Georges, in *Les Bobelins*, n° 4, 1948.
- (4) LAFAGNE, Pierre, *Le petit train*, 1974.
- (5) voir article de G. HANLET in *Histoire et Archéologie spadoises*, mars 1990 .
- (6), (7) et (8) voir (2).

Le comité d'Histoire et Archéologie spadoises souhaite à tous ses membres ainsi qu'à leur famille, une année 1994 empreinte de bonheur et de sérénité.